Partager un monde de différence:
La diversité linguistique, culturelle et biologique de la Terre

© UNESCO, Terralingua et Fonds mondial pour la nature

Préface du document "Partager un monde de diversité"

La mondialisation nous fait de plus en plus prendre conscience à la fois de l'unité et de la diversité de notre planète. Le développement de la société de l'information a rendu possible une communication à l'échelle mondiale selon des modalités qui auraient été encore impensables il y a seulement dix ans, mais il comporte aussi des dangers d'uniformisation culturelle et linguistique. L'expansion de l'économie mondiale a entraîné des migrations de petites communautés rurales vers de grands centres urbains, ainsi que d'un pays à l'autre, contribuant de la sorte à effacer un peu plus l'identité spécifique des communautés locales.

Les liens entre diversité linguistique, culturelle et biologique, qualifiée dans la présente brochure de diversité bioculturelle, soulignent la nécessité de bien comprendre les relations complexes sur lesquels repose le développement durable du monde que nous devons léguer aux générations futures. C'est là que l'éducation a un rôle décisif à jouer.

En enseignant ce qu'est l'interaction entre les environnements, les cultures et les langues, nous contribuons à préparer des citoyens sensibilisés à la nécessité de préserver le patrimoine de l'humanité dans tous les domaines. Nous suscitons la curiosité sur ce que nous sommes et d'où nous venons et lançons un débat sur la manière de préserver et de développer ce en quoi nous sommes uniques. Comme le suggère le titre de cette brochure, publiée par l'UNESCO en coopération avec Terralingua et le Fonds mondial pour la nature, notre avenir dépend d'une vision commune. Plus que jamais, nous avons besoin de trouver des moyens de partager et de maintenir ce monde de diversité dans lequel les langues, les cultures et les environnements se soutiennent et se prolongent mutuellement.

John Daniel
Sous-Directeur général pour l'éducation

Notre langue répand partout ses larmes
parce que ses enfants eux-mêmes la désertent,
la laissant seule avec son lourd fardeau.
Ceux qui la parlent sont qualifiés de démodés,
bien qu'elle vole plus vite que l'aigle.
Cette langue qui est mienne, j'en use pour apprécier le goût ;
comment peut-on goûter avec la langue d'un autre ?

Extrait d'un poème ouolof de Useyno Gey Cosaan (Sénégal)[1].

La diversité de la vie, dans la nature et la culture

De toutes les caractéristiques de la vie sur la Terre, la plus frappante est son extraordinaire diversité. Cette brochure introduit le concept de **diversité bioculturelle.** La diversité de la vie sur terre ne résulte pas seulement de la variété des espèces végétales et animales et des écosystèmes qu'on rencontre dans la nature *(biodiversité)*, elle est due aussi à la variété des cultures et des langues dans les sociétés humaines *(diversité culturelle et linguistique)*. Nous commencerons ici par décrire à la fois la biodiversité du monde et sa diversité linguistique et culturelle en présentant les menaces qui pèsent sur chacune d'elles. Nous montrerons ensuite comment toutes ces formes de diversité sont liés les unes aux autres. Les liens entre langue, culture et environnement donnent à penser que la diversité biologique, la diversité culturelle et la diversité linguistique devraient être étudiées ensemble en tant que manifestations distinctes, mais étroitement apparentées de la diversité de la vie sur terre. C'est pour rendre compte de ce domaine nouveau que nous avons forgé le terme de **diversité bioculturelle** *(*voir *encadré 1)*.

ENCADRE 1

La perspective bioculturelle a été formulée comme suit :

"La diversité écologique est indispensable à la survie à long terme de la planète. Tous les organismes vivants, plantes, animaux, bactéries et humains, survivent et prospèrent grâce à un réseau de relations complexes et délicates. Porter atteinte à l'un des éléments de l'écosystème se traduira par des conséquences imprévues pour la totalité de celui-ci. L'évolution a été facilitée par la diversité génétique, les espèces s'adaptant génétiquement pour survivre dans des environnements différents. La diversité recèle le potentiel nécessaire à l'adaptation. L'uniformité peut mettre en danger une espèce en la rendant incapable de souplesse et d'adaptabilité. La diversité linguistique et la diversité biologique sont […] inséparables. L'éventail de la fécondation croisée se rétrécit à mesure que les langues et les cultures périssent et que le témoignage des réalisations intellectuelles de l'homme s'amoindrit.

Dans le langage de l'écologie, les écosystèmes les plus vigoureux sont ceux qui sont les plus variés. Ce qui signifie que la diversité est directement liée à la stabilité ; la variété est importante pour la survie à long terme. Notre succès sur cette planète a été dû au fait que, durant des milliers d'années, nous avons eu la capacité de nous adapter à différents types d'environnements (atmosphériques aussi

1. Cité par Fishman, Joshua A. (1997). **In Praise of the Beloved Language: a comparative view of positive ethnolinguistic consciousness**. Berlin : Mouton de Gruyter, p. 292.

bien que culturels). Cette capacité est née de la diversité. La diversité linguistique et culturelle augmente ainsi les chances de réussite et d'adaptabilité humaines"[2].

Ce nouveau domaine vise à analyser la nature de ces liens entre tous les types de diversité à divers niveaux, depuis le local jusqu'au mondial. Il se propose également d'identifier les menaces qui pèsent sur la diversité bioculturelle, les conséquences prévisibles de ces menaces et les mesures nécessaires pour y faire obstacle et contribuer à rétablir, protéger et favoriser la diversité de la vie. Enfin, on envisagera ce qui pourrait être fait pour remédier à la perte de diversité de la vie, dans la nature et dans la culture.

Les relations bioculturelles sont illustrées à l'aide d'une carte qui combine ces diversités. La brochure et la carte sont toutes deux le fruit d'une collaboration entre l'UNESCO, Terralingua et le Fonds mondial pour la nature (WWF).

Biodiversité

L'histoire du monde de la nature est l'histoire de l'augmentation avec le temps du nombre des espèces d'organismes vivants. Les scientifiques ont identifié jusqu'à présent quelque 1,5 million d'espèces différentes : plantes (arbres, fourrés, prairies, herbes, etc.), animaux (oiseaux, mammifères, poissons, amphibiens, reptiles, mollusques, vers, insectes, etc.), moisissures, algues, bactéries et virus. Et encore ce chiffre est-il faible par rapport au nombre total des espèces qui, de l'avis des scientifiques, existent probablement sur notre planète. Des biologistes pensent que le nombre des espèces vivant actuellement sut la Terre pourrait se situer entre 5 et 15 millions, avec un "chiffre opérationnel" d'environ 12,5 millions. Les estimations varient considérablement parce qu'il est difficile de déterminer le nombre des espèces qui seraient encore à "découvrir", c'est-à-dire à être nommées et décrites par les chercheurs. Les travaux scientifiques indiquent que la majeure partie de la diversité naturelle est concentrée dans les régions tropicales de la planète (voir *encadré 2*), mais ces régions n'ont pas encore été étudiées à fond. Les recherches ne cessent de nous surprendre par des informations nouvelles sur la richesse de la nature.

ENCADRE 2

Deux exemples de cette biodiversité foisonnante : *sur un seul arbre* de la forêt amazonienne, on a trouvé autant d'espèces de fourmis différentes qu'on en connaît dans la totalité des îles britanniques. Et selon une estimation, on trouverait dans un demi-hectare seulement d'une forêt tempérée chaude quelque 50 000 vertébrés (mammifères, oiseaux, reptiles et amphibiens), 662 000 fourmis, 372 000 araignées, 90 000 vers de terre, 45 000 termites, 19 000 escargots, 89 millions de mites, 28 millions d'insectes collembola ("springtail") et quelque 5 000 livres (= 2,268 kilogrammes) de vie végétale répartie entre 2 000 espèces au moins, c'est-à-dire plus de diversité végétale dans ce demi-hectare de forêt tempérée que dans la Grande-Bretagne tout entière[3].

En regardant la carte (et, plus bas, le tableau 3), nous pouvons identifier les trois premiers **biomes** (voir la définition dans le glossaire) de la liste, "forêts tropicales et

2. Extrait d'un article de Baker, Colin (2001) sur l'ouvrage de Tove Skutnabb-Kangas *Linguistic Genocide in Education – or Worldwide Diversity and Human Rights?* Londres : Erlbaum. 2000. xxxiii+785 p. **Journal of Sociolinguistics**, 5:2, mai 2001, p. 279-283.
3. Skutnabb-Kangas, Tove (2000). **Linguistic Genocide in Education – or Worldwide Diversity and Human Rights?** Mahwah, New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates, p. 80.

subtropicales" de divers types, tous dans diverses nuances de vert, et le septième biome, "prairies, savanes et fourrés tropicaux et subtropicaux, en jaune vif. C'est dans les forêts des tropiques (comme les forêts humides du bassin de l'Amazone en Amérique du Sud, du bassin du Congo en Afrique centrale et de nombreuses zones d'Asie du Sud et du Pacifique) qu'on trouve la plus grande diversité d'espèces, ainsi que dans certains environnements marins et côtiers (comme les récifs coralliens et les mangroves).

Il existe cependant une remarquable variété d'espèces végétales et animales dans tous les types d'environnements. Il s'agit par exemple de la toundra (les plaines sans arbres des régions arctiques) et des déserts (biomes 11 et 13 sur la carte) dont la flore et la faune comprennent souvent des espèces rares ou "endémiques" (c'est-à-dire qui n'existent que dans une certaine région).

Ce foisonnement de diversité de la nature est appelé ***biodiversité***, terme technique qui désigne la variabilité totale des organismes vivants sur la Terre. La diversité est la condition de base du monde la nature. Les biologistes nous disent que c'est elle qui confère aux environnements leur résistance, c'est-à-dire qui leur permet de s'adapter au changement et de supporter avec succès les variations climatiques, les catastrophes naturelles, les infestations par des organismes nuisibles et autres facteurs potentiellement destructifs *(encadré 1)*.

Une biodiversité florissante est indispensable au bon fonctionnement des ***écosystèmes*** (les systèmes formés par les interactions d'organismes vivants avec leur environnement) et à leur capacité de fournir leurs services vitaux. Ces "*services des écosystèmes*" comprennent le recyclage des nutriments du sol, la purification de l'air et la fourniture d'eau douce ainsi que de matériels biologiques d'où peuvent être tirés aliments, fibres et combustibles. Toute vie, y compris la vie humaine, est tributaire de ces services.

La biodiversité en péril

Pourtant, la biodiversité du monde court, on le sait, d'extrêmes dangers. Les biologistes parlent d'une "crise d'extinction" massive, c'est-à-dire d'une perte à l'échelle mondiale d'espèces végétales et animales et de leurs habitats (les environnements naturels de ces espèces). On pourra trouver plus d'informations à ce sujet dans les "listes rouges" des espèces en péril *(tableau 1)* qui sont tenues à jour par le Centre mondial de surveillance de la conservation.

Tableau 1. Listes rouges d'animaux et végétaux menacés

Pour les listes rouges de plantes et d'animaux menacés, les sites web sont les suivants : http://www.rbge.org.uk/data/wcmc/plants.by.taxon.html http://www.wcmc.org.uk/species/plants_redlist.html http://www.wcmc.org.uk/species/animals/. Ces listes sont tenues à jour par le Centre mondial de surveillance de la conservation, 219 Huntingdon Road, Cambridge CB3 0DL (Royaume-Uni) ; Téléphone : 44-1223-277 314 ; fax : 44-1223-277 136 ; email : mailto:info@wcmc.org.uk Site web plus général: http://www.wcmc.org.uk/species/data/index.html

Les scientifiques sont unanimes à penser que la crise d'extinction est due presque exclusivement aux interventions humaines. Nous mentionnerons ci-après deux des causes principales :

- *Destruction des habitats*. Lorsque nous défrichons des forêts pour avoir plus de terres cultivables, nous ne changeons pas seulement la façon dont le sol est utilisé, nous détruisons aussi l'habitat de plantes et d'animaux qui ont besoin d'un environnement forestier pour survivre. Et, à mesure que des surfaces croissantes de la planète sont transformées pour servir à une gamme étroite d'utilisations humaines (y compris les transports et les infrastructures des transports), des espèces spécialisées sont vouées à l'extinction. Les destructions de forêts tropicales humides dans l'Amazone, l'Afrique centrale et l'Asie du Sud-Est en sont d'excellents exemples.
- *Invasions d'espèces exotiques*, étrangères à la région où elles se répandent. Certaines espèces sont capables d'envahir agressivement des habitats nouveaux en prenant, ce faisant, la place de populations d'espèces indigènes localisées ou en les chassant. Des espèces exotiques sont particulièrement dévastatrices pour des îles reculées (par exemple Hawaï et Guam), mais elles peuvent aussi avoir un impact majeur dans de vastes étendues continentales, comme cela s'est produit en Australie. Les renards, les chèvres, les lapins et les rats ou bien encore le pissenlit, l'ortie romaine, le trèfle blanc, le pourpier, le chardon, le plantain et le mouron des oiseaux sont des exemples d'espèces qui se sont répandues sur de vastes surfaces, portant ainsi atteinte aux écosystèmes indigènes dans de nombreuses parties du monde en pratiquant ce qui a été qualifié d'"***impérialisme écologique***" (par Alfred W. Crosby[4]).

Ces invasions ainsi que d'autres activités humaines à grande échelle mettent dramatiquement en péril les capacités de réaction des écosystèmes. Les transformations sont si massives que les écosystèmes perdent leur capacité de s'adapter et subissent une dégradation qui devient définitive. Un exemple significatif en est le processus de désertification dans certaines parties de l'Afrique. Un autre est l'extinction presque totale de la vie végétale et animale dans certaines étendues d'eau, comme la mer d'Aral en Asie.

ENCADRE 3

Le biologiste E.O. Wilson a résumé la crise en ces termes: "Si les tendances présentes se poursuivent, le résultat en sera un appauvrissement irréversible des espèces. Au rythme actuel, nous perdrons la moitié des espèces végétales et animales existant sur terre d'ici à la fin du siècle … Chaque espèce est un chef-d'œuvre de l'évolution que l'humanité ne saurait en aucune façon reproduire même si nous parvenons à créer des organismes nouveaux par l'ingénierie génétique. Des pertes massives d'espèces réduiraient la stabilité de l'environnement mondial. De surcroît, nous perdrons des bibliothèques vivantes d'information génétique qui pourraient être d'une utilité considérable pour l'humanité à l'avenir[5]."

---

4. Crosby, Alfred W. (1994). **Ecological imperialism. The biological expansion of Europe, 900-1900.** Cambridge: Cambridge University Press.
5. Interview, janvier 2002, http://www.salon.com/people/conv/2002/01/14/eowilson/.

Face à cette crise, les efforts pour la conservation de l'environnement se sont intensifiés dans le monde entier depuis une vingtaine d'années. Les biologistes ont débattu des principes à suivre pour déterminer quels types de domaines devraient avoir la priorité dans les plans de conservation.

Pour commencer, ils ont identifié 17 ***pays de "mégadiversité"***, c'est-à-dire des pays considérés comme contenant vraisemblablement le pourcentage le plus élevé du total de la richesse mondiale en espèces *(tableau 2)*. La plupart d'entre eux sont assez proches de l'Equateur, où sont concentrées les forêts humides riches en biodiversité. Les pays nordiques et les pays arides ne figurent pas sur la liste étant donné que, comme on l'a vu plus haut, les toundras et les déserts ne sont pas très riches en biodiversité, encore qu'ils soient généralement riches en espèces rares et endémiques[6].

Tableau 2. Les pays de "mégadiversité" biologique

Afrique : Afrique du Sud, Madagascar, République démocratique du Congo
Amériques : Brésil, Colombie, Equateur, Etats-Unis, Mexique, Pérou, Venezuela
Asie : Chine, Inde, Indonésie, Malaisie, Philippines
Pacifique : Australie, Papouasie-Nouvelle-Guinée

En second lieu, les biologistes ont également sélectionné 25 ***points chauds de biodiversité***. Il s'agit de zones relativement petites (la plupart sous les tropiques) où l'on rencontre des concentrations particulièrement élevées d'espèces rares et endémiques. En voici quelques exemples :

- la région forestière atlantique de l'Amérique du Sud, où la couverture forestière a été réduite à moins d'un dixième de sa superficie originelle (qui atteignait jadis trois fois celle de l'Etat de Californie aux Etats-Unis), menaçant la survie de nombreuses espèces de primates et d'oiseaux ;
- la région de Cape Floristic sur la côte occidentale de l'Afrique du Sud, dont l'ensemble unique d'espèces endémiques est actuellement menacé par le développement de l'agriculture et l'invasion d'espèces étrangères (non locales) ;
- la région comprenant la chaîne montagneuse des Ghâts occidentaux en Inde plus l'île de Sri Lanka, qui abrite un grand nombre de reptiles endémiques et divers mammifères endémiques, où la menace principale est une pression démographique croissante[7].

Une troisième façon de considérer la biodiversité, adoptée par le Fonds mondial pour la nature (WWF), est axée sur les ***écorégions***. Il s'agit d'étendues relativement grandes de terre ou d'eau qui comportent des associations spécifiques d'espèces végétales et animales, de communautés naturelles et de conditions environnementales. Le WWF a identifié un total de 866 écorégions terrestres (les écorégions d'eau douce et saline sont encore en cours d'analyse). Il estime que plus de 200 des écorégions du monde exigent d'urgence des efforts de

6. On trouvera sur le site http://www.conservation.org/xp/CIWEB/publications/videos/index.xml une vidéo éducative sur les pays de mégadiversité.
7. Pour en savoir davantage sur les points chauds, consulter http://www.conservation.org/xp/CIWEB/strategies/hotspots/hotspots.xml.

conservation parce qu'elles sont éminemment spécifiques et représentatives des habitats du monde[8].

La carte ci-jointe représente toutes les écorégions terrestres du monde, groupées par "biome" et "grand type d'habitats". Un ***biome*** est une région, soit ***aquatique*** (eau douce ou saline) ou ***terrestre*** (désert, forêt, prairie, toundra), qui renferme une communauté caractéristique de plantes, animaux et autres organismes vivants[9]. Un classement des biomes selon diverses caractéristiques donne plusieurs *grands types d'habitat* pour chaque biome. La carte identifie 14 types d'habitat/biomes terrestres à chacun desquels correspond une couleur (et auxquels s'ajoutent des lacs et des zones de roche nue et de glace vers les pôles). Les écorégions d'eau douce ne sont pas représentées sur la carte parce qu'elles se superposent en grande partie aux écorégions terrestres ; il en est de même des écorégions marines, étant donné que la carte est axée sur les régions habitées par des humains, lesquelles sont terrestres. Le *tableau 3* donne la liste de ces 14 types d'habitat/biomes dont on peut voir sur la carte comment ils se répartissent[10].

Tableau 3. Les types d'habitat/biomes terrestres dans le monde

1.	Forêts feuillues humides tropicales et subtropicales
2.	Forêts tropicales et subtropicales sèches à feuilles caduques
3.	Forêts de conifères tropicales et subtropicales
4.	Forêts feuillues et mixtes tempérées
5.	Forêts de conifères tempérées
6.	Forêts boréales/taïga
7.	Prairies, savanes et fourrés tropicaux et subtropicaux
8.	Savanes et prairies tempérées
9.	Savanes et prairies inondées
10.	Prairies et fourrés de montagne
11.	Toundra
12.	Forêts et broussailles méditerranéennes
13.	Fourrés xériques et déserts
14.	Mangroves

Le WWF a classé également les écorégions en fonction de leur ***état de conservation*** actuel (c'est-à-dire de la façon dont chaque écorégion est plus ou moins bien préservée à l'heure actuelle) et selon l'importance du péril qu'elles courent du fait des interventions humaines, ce qui permet de prévoir les tendances futures, autrement dit de savoir quelles sont les écorégions le plus "fortement menacées" et, par conséquent, qui ont le besoin le plus urgent d'être protégées. Les régions "fortement menacées" sont indiquées sur la carte ci-jointe par des hachures. Comme on peut le voir, beaucoup de ces régions se trouvent dans les régions tropicales et subtropicales des Amériques, de l'Afrique, de l'Asie et du Pacifique, où les habitats forestiers sont en train d'être détruits à un rythme alarmant. Mais on trouve aussi

8. On trouvera sur le web un site interactif consacré aux écorégions : http://www.worldwildlife.org/wildworld ou http://www.nationalgeographic.com/wildworld.
9. Pour plus de renseignements sur les biomes, voir http://www.ucmp.berkeley.edu/glossary/gloss5/biome/.
10. On pourra trouver plus d'informations sur les grands types d'habitats en consultant le site : http://www.panda.org/resources/programmes/global200/pages/terra.htm.

des forêts et autres habitats fortement menacés dans les régions septentrionales de l'Amérique du Nord et de l'Europe, où l'agriculture à grande échelle et le développement industriel et urbain font subir de lourds dommages à l'environnement depuis plus longtemps.

La diversité culturelle et linguistique

Cependant, la diversité n'est pas seulement une caractéristique de la nature. L'idée de "diversité de la vie" transcende la biodiversité. Elle inclut la diversité culturelle et linguistique qu'on rencontre dans les sociétés humaines. L'histoire de l'espèce humaine fait partie intégrante de l'histoire de la vie sur terre depuis que la première espèce de notre genre *Homo* (qui signifie "humain"), *Homo habilis*, est apparue en Afrique il y a probablement d'années. Notre quelque 2,5 millions histoire d'humains se caractérise également par une diversification croissante à mesure que les populations se sont adaptées à des environnements et à des climats nouveaux. Toutefois, malgré l'existence d'une variabilité génétique au sein de l'espèce humaine, ces différences génétiques sont superficielles si bien que, biologiquement, les humains constituent toujours une seule et même espèce.

Similitude et différence

Néanmoins, les communautés humaines réparties dans le monde entier ont manifesté au cours du temps une grande variabilité en matière de comportements culturels et linguistiques : façons différentes de connaître et de s'adapter au monde qui les entoure, modalités différentes d'organisation sociale, ensembles différents de croyances, de valeurs et de pratiques et moyens différents pour les membres de ces communautés de communiquer entre eux dans la vie quotidienne, ainsi que dans les rituels, la politique, la tradition orale, les récits, les chants et dans toutes les situations où nous nous exprimons par le langage

La diversité culturelle et linguistique peut être considérée comme la totalité de la "richesse culturelle et linguistique" présente dans l'espèce humaine. Historiquement, les caractères distinctifs de la culture et de la langue ont formé la base sur laquelle les sociétés humaines ont défini leur identité propre : nous nous considérons comme les locuteurs de certaines langues et nous souscrivons à certaines religions, coutumes, valeurs et conceptions du monde qui nous paraissent aller de soi. C'est aussi sur la base de ces distinctions entre l'identique et le différent que les sociétés ont géré leurs relations avec d'autres sociétés. Ceux qui parlent la même langue et qui ont les mêmes croyances sont ressentis comme faisant partie d'un "nous" ; ceux qui parlent d'autres langues et qui ont des coutumes et des croyances différentes sont considérés comme "autres". Ces "autres" peuvent être considérés soit avec neutralité comme des "étrangers", soit, plus négativement, comme l'équivalent de ce que, dans l'antiquité, on appelait les "barbares" ou, plus positivement, comme des "étrangers" qui sont bien accueillis parce qu'ils apportent un savoir et un enrichissement nouveaux.

Les connaissances, les coutumes et les croyances varient donc pour des *raisons sociales*. Mais elles dépendent aussi de *conditions environnementales* spécifiques auxquelles la population considérée s'est adaptée – ce que nous mangeons, comment les aliments sont conservés, les rythmes de travail (lorsqu'il fait jour ; l'alternance du froid et de la chaleur, de l'hiver et de l'été, de saisons pluvieuses et de saisons sèches), etc. – tout dépend de l'endroit où il se trouve que nous vivons. Il existe un large éventail de variantes culturelles entre les sociétés humaines. Mais il y a aussi beaucoup d'universel. En effet, bien que les croyances et

les rituels diffèrent, tous les peuples ont des croyances en certaines forces extérieures invisibles qui les influencent ou les guident et tous ont des rituels pour célébrer la progression au cours de la vie : naissance, puberté, accouchement, mort, etc.

Il en va de même des langues : nous avons à la fois des similitudes et des différences. Toutes les langues ont les mêmes "composantes" : toutes les langues parlées ont des sons, des mots, des catégories grammaticales, des phrases. Toutefois, la *façon* dont nous disons les choses, dont nos langues utilisent les composantes possibles, est extrêmement diversifiée. Le nombre des cas, par exemple, varie énormément, depuis l'absence de déclinaison (comme en français) jusqu'à 14 à 16 cas (dans beaucoup de langues finno-ougriennes) et jusqu'à des langues comme le tsez au Daghestan, dont la déclinaison comprend 126 cas différents. La *teneur* de ce que nous disons est adaptée aussi à notre milieu biologique et social ; nous parlons de ce qui est important pour nous. Diverses langues ont élaboré des vocabulaires spécifiques pour exprimer les différences qui présentent de l'importance pour leurs locuteurs. Ainsi, on ne saurait s'attendre à trouver des douzaines de mots pour désigner différents types de neige ou de rennes dans les langues qu'on parle dans le désert du Sahara ni, de même, des quantités de mots désignant différents types de sable et de chameaux dans les langues du grand Nord. C'est dans ce sens que les langues ont été qualifiées d'"ADN des cultures", inscrivant dans leurs codes le savoir culturel hérité des ancêtres et auquel chaque génération continue à ajouter sa contribution. Bine sûr, une personne vivant sous les tropiques pourrait décrire dans sa langue tel ou tel type de rennes, mais elle devrait très probablement recourir à une description détaillée au lieu de se contenter d'un seul mot.

Et nous en savons trop peu encore sur les diverses langues par des signes (utilisées pour la plupart par les sourds) et même sur la variation des composantes qui peuvent exister entre ces langues et sur la mesure dans laquelle ces composantes peuvent différer de celles des langages parlés (voir *encadré 4*).

ENCADRE 4

La plupart des langues des signes n'ont même pas été décrites jusqu'à présent par des linguistes. Pourtant, les langues des signes sont de vraies langues abstraites et complexes. Celles qui ont eu l'occasion de développer pleinement leur vocabulaire peuvent être utilisées pour discuter de tout sujet dont on peut discuter dans les langages parlés, depuis la vie quotidienne jusqu'aux conventions relatives aux droits de l'homme, à la structure du système des Nations Unies ou à la physique nucléaire[11].

En général, la variabilité linguistique est beaucoup plus grande chez les humains que la variabilité biologique. Jusqu'à présent, la majeure partie de cette variabilité n'a guère trouvé d'explication. Les langues sont une véritable mine d'informations sur la façon dont il est possible pour les humains de communiquer les uns avec les autres, tant au sein d'une même communauté linguistique qu'entre des communautés ayant des langues (et des cultures) différentes.

11. Voir les sites web de l'Union européenne des sourds (http://www.eudnnet.org) et de la Fédération mondiale des sourds (http://www.wfdnews.org/).

Les langues et leurs utilisateurs

Le nombre estimatif de cultures et de langues différentes existant actuellement sur la Terre est de beaucoup plus faible que le nombre des espèces biologiques connues, mais il n'en est pas moins remarquable, et considérablement plus élevé que beaucoup ne l'imaginent. Ici aussi, les chiffres varient selon la définition de ce qui constitue exactement "une langue". Il n'y a pas de critères linguistiques précis pour juger de ce qui est une langue indépendante et de ce qui est un dialecte d'une autre langue. L'intelligibilité mutuelle peut permettre dans certains cas de faire la différence entre langues et dialectes, mais il existe de nombreux dialectes d'une même langue, par exemple les dialectes de l'anglais ou du chinois, dont les locuteurs ne se comprennent pas bien les uns les autres, ou parfois ne se comprennent pas du tout. La similitude ou la dissimilitude structurelle différencie aussi des langues éloignées les unes des autres ; ainsi la différence entre une langue indo-européenne (comme le russe, le hindi, l'italien, l'anglais ou l'allemand) et une langue bantoue (comme le zoulou ou le xhosa). Toutefois, ce critère ne permet pas de dire si l'espagnol et l'italien, structurellement similaires, sont deux langues différentes ou des dialectes d'une même langue (en l'occurrence le latin). Mais en dernière analyse, la distinction a surtout un caractère politique : les décisions relatives au statut de dialectes sont souvent prises par des dirigeants qui, parlant un dialecte donné, élèvent le statut de celui-ci au rang de langue.

Cette difficulté de définir ce qu'est une langue constitue l'une des raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas dire exactement quel est le nombre des langues existantes. Autre difficulté, de très nombreuses langues n'ont pas encore été décrites par des linguistes. Les chiffres avancés pour le nombre de langues différentes actuellement parlées varient entre 5 000 et 7 000, atteignant même parfois 10 000. De surcroît, il existe peut-être autant de langues des signes qu'il y a de langues parlées. Personne ne connaît leur nombre avec précision parce qu'elles ne sont encore que peu étudiées et parce que chaque pays n'en reconnaît d'ordinaire qu'une seule ou même n'en reconnaît aucune. La plupart des langues du monde ne sont parlées (ou exprimées par signes) que par un très petit nombre de personnes *(encadré 5)*.

ENCADRE 5

Quelques informations de base sur les langues

- Il existe 6 ou 7 000 langues parlées, et peut-être autant de langues des signes
- Le nombre médian de locuteurs d'une langue est probablement de l'ordre de 5 à 6 000
- Plus de 95 % des langues parlées dans le monde ont moins de 1 million de locuteurs dont c'est la langue maternelle
- Environ 5 000 langues parlées ont moins de 100 000 locuteurs
- Plus de 3 000 langues parlées ont moins de 10 000 utilisateurs
- Environ 1 500 langues parlées et la plupart des langues des signes ont moins de 1 000 utilisateurs
- Environ 500 langues avaient en 1999 moins de 100 locuteurs
- 83 à 84 % des langues parlées dans le monde sont endémiques : elles n'existent que dans un seul pays.

Ethnologue, le catalogue des langues du monde[12] le plus largement utilisé, répertorie pour l'année 2000 6 809 langues dans 228 pays, la plupart parlées (la liste comprenant 114 langues des signes). Sur la carte ci-jointe, ces 6 809 langues sont représentées par des points placés approximativement au centre de la zone où chaque langue est parlée, selon les indications d'*Ethnologue*. Les langues sont bien entendu parlées sur des territoires qui peuvent être très vastes, mais il est extrêmement difficile de montrer sur une carte du monde la répartition territoriale exacte de toutes les langues parlées sur la Terre. De plus, les informations relatives à la répartition géographique exacte de beaucoup de langues font défaut ou peuvent être contestées. Si la plupart des langues sont **endémiques** (c'est-à-dire parlées en un seul endroit), la majorité des langues les plus importantes numériquement sont parlées en plusieurs lieux différents car elles se sont diffusées loin de leur lieu d'origine en raison de la colonisation ou de l'immigration. Beaucoup des langues endémiques elles-mêmes peuvent avoir une répartition discontinue. Notre carte doit donc être considérée comme donnant une idée générale de la situation plutôt que des renseignements précis. Elle est destinée à illustrer avant tout les caractéristiques générales de répartition des langues du monde.

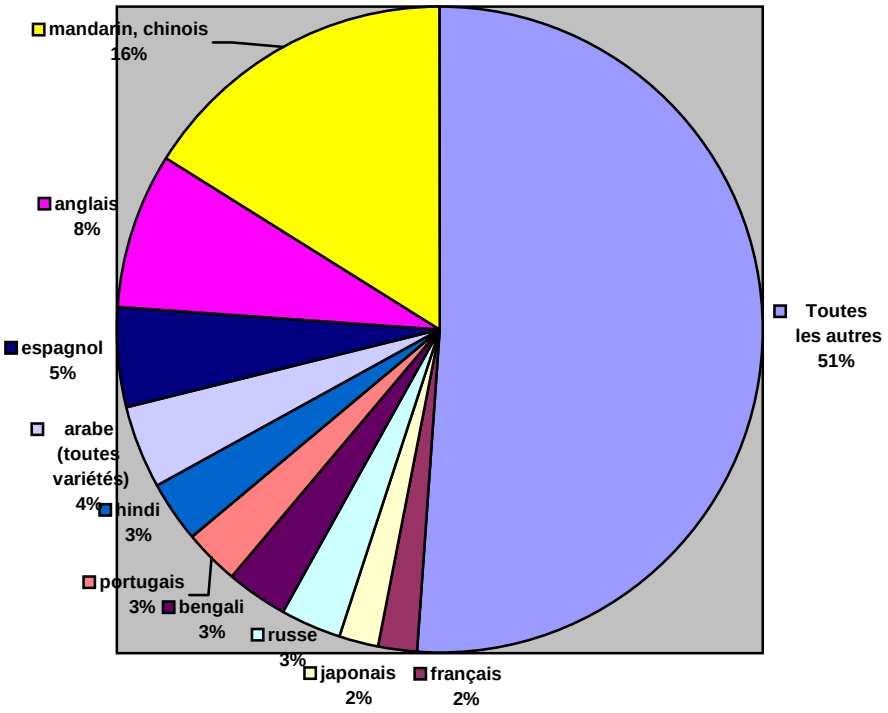
Fait qui mérite particulièrement d'être signalé au sujet de ce grand nombre de langues parlées dans le monde, moins de 300 d'entre elles ont plus de 1 million de locuteurs. Ces "mégalangues" représentent plus de 95 % de la population mondiale qui s'élève à 6,1 milliards d'habitants. Les dix langues les plus parlées en 2001 étaient le chinois, le hindi, l'espagnol, l'anglais, le bengali, le portugais, l'arabe, le russe, le japonais et l'allemand. Elles représentent moins de 1 % de toutes les langues, mais réunissent à peu près la moitié de la population mondiale (voir *tableau 4*[13] et *figure 1*).

Tableau 4. Les dix premières langues selon le nombre des locuteurs dont c'est la langue maternelle

Rang	Langue	Millions de locuteurs dont c'est la langue maternelle
1	chinois, mandarin	874
2	hindi	366
3	espagnol	358
4	anglais	341
5	bengali	207
6	portugais	176
7	arabe	175
8	russe	167
9	japonais	125
10	allemand	100

12. http://www.sil.org/ethnologue
13. Il s'agit d'estimations dues à Terralingua (2002) et basées principalement sur la 14e édition d'*Ethnologue*.

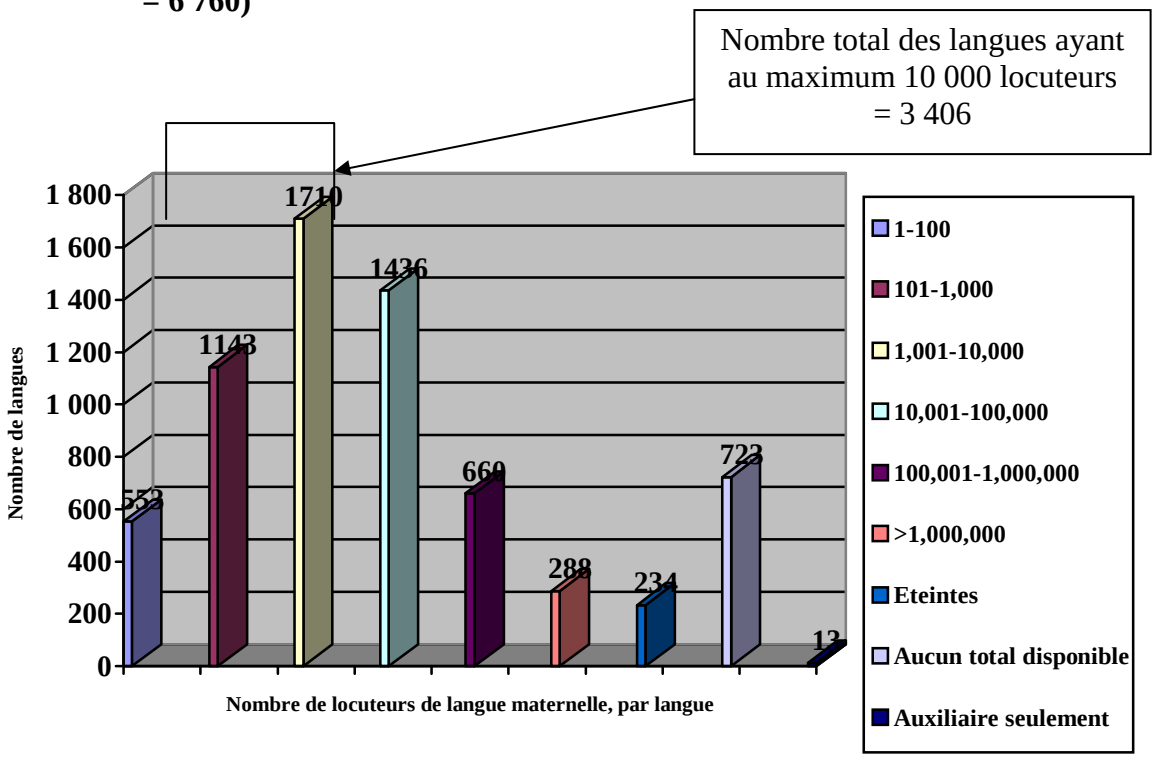
Figure 1. Langues ayant le plus grand nombre de locuteurs dont c'est la langue maternelle, en proportion de la population mondiale[14]



D'autre part, un peu plus de la moitié des langues du monde sont parlées par des communautés de 10 000 locuteurs ou moins. En fin de compte, les langues ayant au maximum 10 000 locuteurs représentent un total de l'ordre de 8 millions de personnes, soit à peu près 0,13 % de la population mondiale *(figure 2)*.

14. D'après Harmon, David (1995). The status of the world's languages as reported in *Ethnologue. Southwest Journal of Linguistics* 14, p. 1-33.

Figure 2. Classement quantitatif des langues du monde selon le nombre des locuteurs ayant la langue considérée pour langue maternelle (nombre total = 6 760)[15]



On voit donc que si plus de neuf personnes sur dix dans le monde ont pour langue maternelle une langue faisant partie d'un groupe de 300 langues seulement c'est de loin dans de petites communautés qu'on trouve la plus grande part de la diversité linguistique du monde. Il s'agit le plus souvent de populations autochtones et minoritaires qui continuent à parler les langues de leurs ancêtres. Ce sont ces langues qui ont été et qui continuent d'être menacées sous l'effet de pressions assimilatrices qui ne cessent de croître.

Tout aussi inégale est la répartition géographique des langues du monde. Tout d'abord, celles-ci ne sont pas également réparties entre les continents : 33 % sont parlées en Asie, 30 % en Afrique, 19 % dans le Pacifique, 15 % dans les Amériques et 3 % seulement en Europe (*tableau 5*, d'après *Ethnologue*, 14e édition).

Tableau 5. La répartition des langues

Région	Nombre de langues	Pourcentage du total
Europe	230	3 %
Amériques (sud, centre, nord)	1,013	15 %
Afrique	2,058	30 %
Asie	2,197	33 %
Pacifique	1,311	19 %

15. D'après Harmon, David (1995). The status of the world's languages as reported in *Ethnologue. Southwest Journal of Linguistics* 14: 1-33.

En second lieu, tout comme il y a des points chauds de biodiversité, il y a aussi des ***points chauds de diversité linguistique***, c'est-à-dire des zones du monde où l'on rencontre des concentrations particulièrement élevées de langues différentes, dont beaucoup sont endémiques dans les régions ou les pays considérés. Le record mondial de diversité linguistique va à l'île du Pacifique qu'est la Nouvelle-Guinée, qui comprend l'Etat de Papouasie-Nouvelle-Guinée et la province indonésienne de Papouasie (précédemment Irian Jaya) : il y a en tout *plus de 1 000 langues*, parlées sur un territoire de près de 885 000 km² (un peu moins que le total des superficies de la France et de l'Allemagne), avec une population totale de moins de 7 millions d'habitants. On rencontre d'autres points chauds de diversité linguistique en Asie (en particulier en Indonésie et en Inde), en Afrique (surtout au Nigéria, au Cameroun et dans la République démocratique du Congo), dans le Pacifique (en particulier en Papouasie-Nouvelle-Guinée et en Australie) et dans les Amériques (surtout au Mexique et au Brésil).

La Papouasie-Nouvelle-Guinée, avec plus de 850 langues, et l'Indonésie, avec quelque 670 langues, abritent à elles deux près du quart des langues parlées dans le monde, et tous les autres points chauds en ont plus de 200 chacun (*tableau 6*, d'après *Ethnologue*, 13e édition). Sur la carte, plusieurs de ces points chauds sont aisément reconnaissables : au Mexique et en Amérique centrale, en Afrique occidentale et centrale, en Asie du Sud et en Nouvelle-Guinée, la concentration des points est si grande qu'en certains endroits ils forment de larges taches. Dans chacune de ces zones, un nombre élevé de langues différentes sont parlées sur un territoire relativement restreint. Dans d'autres cas (comme ceux du Brésil et de l'Australie), le nombre des langues est du même ordre, mais elles sont réparties sur des territoires beaucoup plus étendus.

Tableau 6. Les pays de "mégadiversité" linguistique

Afrique : Nigéria, Cameroun, République démocratique du Congo
Amériques : Brésil, Mexique
Asie : Indonésie, Inde
Pacifique : Papouasie-Nouvelle-Guinée, Australie

Outre ces points chauds, les pays ci-après ont plus de 100 langues chacun : Philippines, Russie, Etats-Unis, Malaisie, République populaire de Chine, Soudan, Tanzanie, Ethiopie, Tchad, Nouvelles-Hébrides(Vanuatu), République centrafricaine, Birmanie (Myanmar) et Népal. Encore ces chiffres sont-ils peut-être sous-estimés. Là encore, la carte illustre le fait que, dans certains cas (par exemple le Vanuatu), de nombreuses langues sont parlées dans un petit territoire alors que dans d'autres (par exemple la Russie), elles se répartissent sur un territoire très vaste.

Les langues, trésor de créativité humaine

Les langues du monde représentent un extraordinaire trésor de créativité humaine. On peut dire que, dans leur ensemble, elles contiennent et expriment la "réserve d'idées" totale, l'univers de pensées produit par le genre humain (voir *encadré 6*).

ENCADRE 6

Chaque langue reflète une vision du monde et une culture spécifiques ; elle traduit la manière dont une communauté linguistique a résolu les problèmes qu'elle a pu rencontrer dans sa relation au monde et a formulé son système de pensée, sa philosophie et sa compréhension de l'univers qui l'entoure. Ainsi, chaque langue est le moyen d'expression du patrimoine culturel immatériel d'un peuple ; elle continue même de refléter cette culture pendant un certain temps après que celle-ci a connu le déclin et la décadence, fréquemment sous les assauts d'une autre culture, puissante et le plus souvent métropolitaine. Quand une langue meurt et disparaît, c'est un pan irremplaçable de notre connaissance et de notre compréhension de la pensée humaine et des différentes visions du monde qui est à jamais perdu[16].

Des linguistes et des anthropologues ont émis l'opinion que la diversité des idées véhiculées par différentes langues et incarnées dans différentes cultures est aussi nécessaire que la diversité des espèces et des écosystèmes l'est pour la survie de l'humanité et de la vie sur notre planète. Pourquoi ? Parce que cette diversité offre la plus riche variété possible de solutions aux problèmes qui se posent pour notre survie. Plus vaste est la "bibliothèque" du savoir de l'humanité à laquelle tous les humains peuvent avoir accès, plus grande est la probabilité que, là où certaines tentatives échoueront, d'autres seront peut-être porteuses de vues nouvelles d'une importance vitale. Et l'accès à cette "bibliothèque" ne peut se faire que par l'intermédiaire des langues du monde. Cette perspective trouve son expression dans la Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle, adoptée par la Conférence générale de l'UNESCO à sa 31e session (Paris, 15 octobre – 3 novembre 2001) *(encadré* 7).

ENCADRE 7

"[…] la diversité culturelle est, pour le genre humain, aussi nécessaire que l'est la biodiversité dans l'ordre du vivant. En ce sens, elle constitue le patrimoine commun de l'humanité et elle doit être reconnue et affirmée au bénéfice des générations présentes et des générations futures". (article premier)[17].

La crise d'extinction linguistique et culturelle

Et pourtant, ce patrimoine précieux de l'humanité est lui-même en péril. Une nouvelle crise d'extinction se déroule sous nos yeux, menaçant la diversité culturelle du monde et en particulier la diversité et la richesse des langues. Beaucoup des cultures et des langues du monde – surtout, mais non pas uniquement, celles qui sont numériquement les plus faibles – sont en grand danger d'être submergées par d'autres langues et cultures, plus dominantes. Des centaines de langues ont déjà disparu depuis quelques siècles, en particulier depuis la fin du XVe siècle, époque qui marqua les débuts de la colonisation européenne. Et la tendance est en voie d'accélération dans le monde entier sous le poids des pressions uniformisantes de l'assimilation nationale comme de la mondialisation économique. La quasi-totalité des langues parlées par 1 000 personnes ou moins sont menacées dans cette perspective, mais même des langues plus largement parlées sont elles aussi vulnérables aux mêmes pressions. Parmi ces "petites" langues, beaucoup sont parvenues au stade où elles sont en voie d'extinction, n'étant plus parlées que par quelques personnes âgées. Les statistiques relatives

16. *Atlas des langues en péril dans le monde,* Steven A. Wurm (dir. publ.), Editions UNESCO/Pacific Linguistics, 1996, p. 13.
17. http://www.unesco.org/confgen/press_rel/021101_clt_diversity.shtml

aux langues "en voie d'extinction" indiquent que celles-ci représenteraient de 6 à 11 % des langues actuellement parlées[18].

Les pertes de langues ont été particulièrement marquées dans les Amériques et le Pacifique. Sur les 250 langues de l'Australie, comprenant au moins 600 dialectes, 50 langues au moins sont désormais éteintes[19] et 100 autres sont menacées d'une extinction imminente. Au début des années 1990, 9 seulement avaient plus de 1 000 locuteurs. Aux Etats-Unis et au Canada, la situation est tout aussi grave[20]. *Ethnologue* énumère 417 ***langues "en voie d'extinction"*** en l'an 2000, c'est-à-dire des langues qui ne sont plus parlées que par le petit nombre de personnes âgées encore en vie. Cela signifie que ces langues ne sont plus transmises aux jeunes générations et que, par conséquent, avec la disparition des générations plus âgées, elles cesseront d'être parlées. La carte accompagnant la présente brochure signale ces langues qu'*Ethnologue* mentionne comme "en voie d'extinction". Ces langues considérées comme "en voie d'extinction" sont représentées par des points rouges, les autres langues étant indiquées en noir. Sur ces langues "en voie d'extinction", 161 sont parlées dans les Amériques (en particulier aux Etats-Unis) et 157 dans le Pacifique (principalement en Australie). L'Asie a 55 langues "en voie d'extinction", l'Afrique 37 et l'Europe 7.

Ces chiffres pour les langues "en voie d'extinction" peuvent paraître faibles, mais les linguistes nous avertissent qu'ils ne représentent que la partie émergée de l'iceberg. D'autres langues en bien plus grand nombre sont considérées comme étant "en péril", car on peut observer que leurs locuteurs commencent à passer à d'autres langues et que les jeunes générations n'apprennent plus la langue de leurs aînés. Tout comme il existe des listes rouges pour les animaux et les végétaux menacés, des "livres rouges" ont été établis pour les langues menacées *(tableau 7)*.

Tableau 7. Livres rouges de langues menacées

Europe : http://www.helsinki.fi/~tasalmin/europe_index.html
Asie du Nord-Est : http://www.helsinki.fi/~tasalmin/nasia_index.html
Asie et Pacifique : http://www.tooyoo.l.u-tokyo.ac.jp/redbook/asiapacific/asia-index.html
Afrique : http://www.tooyoo.l.u-tokyo.ac.jp/redbook/africa-index.html
Banques de données pour les langues finno-ougriennes en péril : http://www.helsinki.fi/~tasalmin/deful.html ; http://www.suri.ee
Russie : http://www.eki.ee/books/redbook
Amérique du Sud : http://www.tooyoo.l.u-tokyo.ac.jp/redbooks/Samerica/index.html

La dernière édition en langue anglaise de l'ouvrage de l'UNESCO *Atlas mondial des langues en péril dans le monde* (2001) estime que la moitié peut-être des langues du monde seraient actuellement en péril à des degrés divers. Selon les pronostics de certains chercheurs,

18. D'après Maffi, Luisa (1998). Les langues, ressources naturelles. *Nature et Ressources. Revue trimestrielle de l'UNESCO sur l'environnement et la recherche sur les ressources naturelles* 34(4), p. 12-21.
19. Ou, sinon "éteintes", du moins "dormantes" et attendant d'être réveillées, comme certaines populations aborigènes australiennes le disent avec optimisme.
20. Mais les linguistes Leanne Hinton et Ken Hale ont fait figurer le mot "vert" dans le titre de l'ouvrage publié sous leur direction, *The Green Book of Language Revitalization in Practice* (Academic Press, 2001), pour exprimer l'espoir que des langues pourraient être retirées des livres "rouges" des langues en péril (voir *tableau 7*) ou n'auraient jamais dû y figurer.

il se pourrait même que 90 % des langues actuellement parlées soient éteintes ou en voie d'extinction d'ici à la fin de ce siècle[21].

Et, tout comme la plupart des espèces biologiques qui risquent de disparaître sont celles qui n'ont pas fait l'objet d'études scientifiques, la majorité des langues en danger n'ont été ni décrites, ni enregistrées ni transcrites. Si elles cessent d'être parlées, ce sera là une perte totale, non seulement pour les membres des communautés qui les parlaient, mais encore pour l'humanité tout entière.

Avec la langue, beaucoup des connaissances, des croyances et des valeurs d'une communauté risquent aussi d'être perdues ou considérablement réduites en étant remplacées par celles d'une langue et d'une culture plus dominante.

Parmi les raisons principales de la disparition de langues, il convient de mentionner :

– L'enseignement formel par le truchement d'une langue qui n'est pas la langue maternelle de l'enfant, ce qui amène les enfants à ne pas apprendre à fond leur propre langue (par exemple à ne pas apprendre à la lire et à l'écrire et à ne pas apprendre le vocabulaire et les structures que la génération de leurs parents connaît). C'est là une ***situation d'apprentissage linguistique soustractif***, où la langue dominante est apprise aux dépens de la langue maternelle. Toutefois, la connaissance de langues dominantes peut aussi être ajoutée au répertoire linguistique des enfants sans préjudice pour les langues maternelles. Dans ce type de ***situation d'apprentissage linguistique additif***, le résultat est un ***bilinguisme additif***, ou un multilinguisme et le maintien de la langue maternelle. L'apprentissage linguistique soustractif signifie en outre que les enfants auront tendance à ne pas parler leur langue maternelle quand ils s'adresseront à leurs propres enfants.
– L'uniformisation des médias, divertissements et autres produits culturels dans les langues dominantes. Ces produits véhiculent le message selon lequel les langues utilisées dans les films, à la télévision et dans la musique "pop" ont un statut plus élevé que les autres.
– L'urbanisation, les migrations et la mobilité des travailleurs aboutissent souvent à une désintégration de communautés linguistiques, les enfants ayant moins de chances d'entendre et d'utiliser journellement la langue ou les langues de leurs parents.
– Un marché du travail qui exige la connaissance de langues dominantes et n'offre pas de stimulant économique ou psychologique pour le maintien des "petites" langues.
– Une protection insuffisante des droits de l'homme linguistiques.
– Les idéologies du tout ou rien qui considèrent que ce n'est pas le multilinguisme mais l'unilinguisme dans les langues dominantes qui est normal, suffisant et souhaitable, tant pour les Etats (une nation, une langue) que pour les individus. Cela amène souvent les parents à penser que leurs enfants doivent choisir ***soit*** d'apprendre leur langue maternelle (et d'être défavorisés sur le marché du travail, ***soit*** d'apprendre la langue dominante (et de sacrifier leur propre langue).

21. Krauss, Michael (1992). The world's languages in crisis. *Language* 68(1), p. 4-10.

La diversité bioculturelle

On observe un parallélisme entre le mouvement d'opinion qui reconnaît de plus en plus l'ampleur et les implications de la crise de la diversité linguistique et le processus qui avait abouti auparavant à une prise de conscience de la crise de la biodiversité. Mais en outre, comme on l'a indiqué dans les paragraphes précédents, on se rend compte aussi de plus en plus que la diversité biologique et la diversité culturelle et linguistique ne sont pas des aspects distincts de la diversité de la vie, mais qu'elles sont au contraire étroitement liées et même qu'elles s'appuient se soutiennent mutuellement. De même, les crises d'extinction qui touchent actuellement ces manifestations de la diversité de la vie sont peut-être aussi convergentes – en raison de facteurs économiques, politiques et sociaux communs – et il se peut même qu'elles se renforcent l'une l'autre.

Tel est particulièrement le cas de communautés autochtones et minoritaires qui sont très proches de leur environnement naturel et sont tributaires de celui-ci pour leur subsistance. Elles dépendent directement de lui pour leur alimentation, leur santé, leurs matériaux de construction et autres produits indispensables à leur vie quotidienne (qu'il s'agisse d'agriculture, d'élevage, de chasse, de pêche ou de cueillette), ainsi que pour la satisfaction de leurs besoins culturels et spirituels. Avec le temps, lesdites communautés ont, par toutes ces activités, acquis une connaissance approfondie des écosystèmes locaux. Elles se sont adaptées à eux tout en apprenant à les utiliser et à les gérer pour satisfaire leurs besoins. Ces sociétés ont élaboré aussi des systèmes complexes de classification pour le monde de la nature qui révèlent une compréhension profonde de la flore, de la faune, des relations écologiques locales et de la dynamique des écosystèmes. C'est ce que les anthropologues appellent le ***savoir écologique traditionnel***. Une grande partie de ce savoir est à la fois exprimée et transmise par l'intermédiaire de la langue, par des mots, des histoires et des plaisanteries, par des moqueries et des critiques, par la préparation et le récit de fêtes et, en général, tout au long des discussions journalières, des rituels, des traditions et des festivités. Dans de nombreux cas, on a constaté que le savoir autochtone et traditionnel était plus sophistiqué que la science occidentale, avec une antériorité sur d'autres sources de savoir telles que les observations des chercheurs. Ironie du sort, les connaissances que renfermaient les "petites" langues sont parfois "redécouvertes" par des étrangers *(encadré 8)*.

ENCADRE 8

Pekka Aikio, président du Parlement saami en Finlande (et actif éleveur de rennes), s'est exprimé (en novembre 2001) au sujet d'une "découverte" récemment annoncée par des ichtyologistes nordiques qui s'étaient aperçus que le saumon pouvait aussi frayer dans de très petits ruisseaux, ce que jusqu'alors ils ne croyaient pas possible. Mais les Saamis, comme l'a expliqué Aikio, l'avaient toujours su : beaucoup des ruisseaux étudiés ont même en saami un nom qui contient le mot signifiant "zone de frai des saumons".

Lorsque les jeunes cessent d'apprendre la langue de leurs ancêtres ou ne la savent que partiellement, il arrive souvent que les connaissances spéciales que renfermait cette langue ne soient pas transférées à la langue dominante qui la remplace. Le plus fréquemment, c'est parce que la langue dominante n'a pas le vocabulaire exprimant ces connaissances spéciales ou même parce que les circonstances dans lesquelles on les apprend et où on apprend leur importance pour la survie ne surviennent pas dans la culture dominante dont la population

autochtone ou minoritaire adopte la langue. Cela arrive notamment lorsque l'éducation informelle auparavant dispensée au sein de la famille et de la communauté est remplacée par l'enseignement formel. Par exemple, les jeunes Mayas des hauts-plateaux du Chiapas tirent aujourd'hui la majeure partie de leur instruction de l'enseignement qui leur est donné à l'école, mais les manuels scolaires ne leur enseignent rien sur les plantes médicinales qu'on trouve dans l'environnement local et que les générations précédentes utilisaient depuis longtemps avec succès pour soigner certaines maladies. Ainsi, une grande partie de ce savoir n'est plus transmise dans la vie quotidienne. Beaucoup de jeunes n'apprennent pas les noms, les caractéristiques et les usages des plantes en question qui constitueraient des remèdes utiles et faciles à trouver. Ils doivent alors recourir aux soins de qualité généralement médiocre qu'ils peuvent obtenir du système médical "moderne". Bien qu'il ne soit pas rare que des peuples autochtones, après avoir été durement exploités et avoir vu leurs territoires rognés, se détournent graduellement de leurs technologies à faible rendement, certaines communautés s'efforcent encore de continuer à documenter le savoir des anciens et à le transmettre aux générations nouvelles. L'existence même du savoir écologique traditionnel ne dépend pas seulement de bases de données, de centres de documentation ou de publications sur les recherches, elle dépend aussi de la possibilité d'utiliser et de développer ce savoir grâce aux moyens d'existence traditionnels et aux systèmes de gestion traditionnels.

Les coïncidences dans la répartition des diversités ethnolinguistique et biologique

On peut observer les corrélations entre diversité linguistique et culturelle et biodiversité en comparant la répartition géographique de la biodiversité mondiale et celle de la diversité linguistique et culturelle, ainsi qu'en relevant les rapports entre les localisations des environnements menacés et celles des langues menacées. Les zones de biodiversité élevée abritent en général un nombre élevé de langues différentes. Si l'on met en regard le *tableau 2* (pays de mégadiversité biologique) et le *tableau 6* (pays de mégadiversité linguistique), 7 des 9 pays arrivant en tête pour la diversité linguistique figurent également parmi les 17 pays arrivant en tête pour la diversité biologique. En outre, dans les 25 pays arrivant en tête pour le nombre des ***langues endémiques*** (c'est-à-dire des langues parlées seulement sur le territoire des pays considérés), nous trouvons 13 des 17 pays de mégadiversité biologique (voir la dernière colonne du *tableau 8*).

Un peu partout dans le monde, on observe un niveau élevé de coïncidence dans l'endémisme des vertébrés et des langues, des plantes à fleurs et des langues et des oiseaux et des langues. Ces corrélations apparaissent dans le *tableau 8*. La liste classe les pays non pas pour toutes les langues, mais en fonction du nombre de langues endémiques. Il faut se souvenir que ces dernières représentent la grande majorité (quelque 83 à 84 %) des langues du monde. Comme on peut le voir, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, qui arrive au premier rang pour les langues endémiques, occupe la 13e place pour les vertébrés endémiques. Les Etats-Unis occupent le 11e rang à la fois sur la liste des langues et sur celle des vertébrés. En revanche, le Nigeria, qui est au 3e rang sur la liste des langues, ne figure pas parmi les 25 pays arrivant en tête pour l'un quelconque des indicateurs de la diversité des espèces utilisés ici.

Tableau 8. Comparaison entre l'endémisme des langues et le classement pour la biodiversité[22]

							Figurant sur la liste de mégadiversité
Pays	Langues endémiques		Vertébrés endémiques		Plantes à fleurs	Habitats d'oiseaux endémiques	
	Rang	Nombre	Rang	Nombre			
Papouasie-Nouvelle-Guinée	1	847	13	203	18[t]	6	oui
Indonésie	2	655	4	673	7[t]	1	oui
Nigéria	3	376					
Inde	4	309	7	373	12	11	oui
Australie	5	261	1	1,346	11	9	oui
Mexique	6	230	2	761	4	2	oui
Cameroun	7	201	23	105	24		
Brésil	8	185	3	725	1	4	oui
Rép. dém. du Congo	9	158	18	134	17		oui
Philippines	10	153	6	437	25	11	oui
Etats-Unis	11	143	11	284	9	15	oui
Vanuatu	12	105					
Tanzanie	13	101	21	113	19	14	
Soudan	14	97					
Malaisie	15	92			14		oui
Ethiopie	16	90	25	88			
Chine	17	77	12	256	3	6	oui
Pérou	18	75	8	332	13	3	oui
Tchad	19	74					
Russie	20	71			6		
Iles Salomon	21	69	24	101			
Népal	22	68			22		
Colombie	23	55	9	330	2	5	oui
Côte d'Ivoire	24	51					
Canada	25	47					

La *carte 1*[23] illustre visuellement certaines des données du *tableau 8* en montrant la coïncidence dans le monde entre la fréquence des vertébrés endémiques et celle des langues endémiques par pays.

22. Le *tableau* est modifié par Skutnabb-Kangas, d'après Harmon, David et Maffi, Luisa (2002) : Are Linguistic and Biological Diversity Linked? *Conservation Biology in Practice* 3(1), p. 26-27. Les chiffres relatifs aux langues sont empruntés à Harmon (*Ethnologue*, 12e édition) et pour les vertébrés à Groombridge, B. (dir. publ.) (1992), *Global Biodiversity: Status of the Earth's Living Resources*. Centre mondial de surveillance de la conservation, Londres : Chapman and Hall. Les noms des pays qui sont en tête de liste pour l'endémisme à la fois en ce qui concerne les vertébrés et les langues apparaissent en caractères gras sur le *tableau 8*.

[INSERER ICI LA CARTE 1]

La carte qui accompagne la présente brochure met en lumière la manière dont se superposent toutes les langues du monde (au nombre de 6 809 selon *Ethnologue*) et les 866 écorégions (telles qu'elles ont été identifiées par le WWF). Comme on peut le voir sur la carte, cette superposition se rencontre surtout dans les zones forestières des tropiques, qui sont les trois premiers biomes de la carte. Les climats tropicaux humides apparaissent particulièrement favorables à la diversification biologique comme à la diversification linguistique. D'autre part, ainsi que la carte l'indique, les forêts tropicales sont également parmi les régions le plus fortement menacées et elles abritent certaines des concentrations les plus élevées de langues "en voie d'extinction" (comme on peut le voir dans la superposition des points rouges pour les langues "en voie d'extinction" et des hachures pour les écorégions fortement menacées). Mais les humains et leurs langues sont présents dans la plupart des écorégions et la plupart des biomes, et beaucoup de ces écorégions et de langues sont également menacées. Beaucoup des menaces sont les mêmes à la fois pour les écosystèmes eux-mêmes et pour les populations qui y vivent et, par conséquent, pour les langues qu'elles parlent. La transformation à grande échelle de l'utilisation des sols et l'exploitation non durable des ressources naturelles avec les agro-industries, l'élevage en ranch, l'abattage des arbres, les installations minières, les forages pétroliers, la création de grands barrages, le développement urbain et la construction de routes sont au nombre des activités qui portent atteinte à ces écorégions.

Les transformations socio-économiques et politiques rapides retentissent sur les sociétés locales, les détournant de leurs modes de vie traditionnels ou même les arrachant à leurs environnements d'origine. Ce processus provoque en général un bouleversement linguistique et culturel (adoption d'une langue et d'une culture différentes, en général celles de la majorité ou, sinon, celles qui sont dominantes). Un résultat de ces changements est que l'utilisation du savoir écologique traditionnel et la capacité de le communiquer par la langue commencent à disparaître. Les conséquences se révèlent souvent graves pour le bien-être tant des populations que pour leur environnement. Les populations locales risquent de finir par adopter (ou par être forcées d'adopter) des modalités d'utilisation de l'environnement qui

---

23. D'après Maffi, Luisa (1998). Les langues, ressources naturelles. *Nature et Ressources : Revue trimestrielle de l'UNESCO sur l'environnement et la recherche sur les ressources naturelles* 34(4), p. 12-21. Carte établie sur la base des travaux de David Harmon.

n'avaient pas été élaborées localement et ne conviennent pas aux conditions locales. D'où une tendance à l'épuisement rapide des ressources naturelles et à la dégradation de l'environnement. On mentionnera comme exemple la transformation des zones forestières tropicales qu'on veut utiliser pour l'agriculture et l'élevage. Le sol des zones forestières humides est fragile et sa régénération dépend entièrement de la forêt elle-même. Une fois les arbres disparus, il suffit de quelques années pour que le sol soit épuisé et devienne stérile. Cela réduit pour la population la possibilité de se procurer de la nourriture, de l'eau, des médicaments, un abri et autres éléments essentiels à la vie, avec des répercussions sur leur état sanitaire ainsi que sur leur situation psychologique, sociale et spirituelle.

La diversité linguistique est donc notre trésor de savoirs élaborés par l'histoire, et notamment de connaissances sur la manière de maintenir et d'utiliser durablement certains des environnements les plus vulnérables et les plus variés biologiquement du monde. Si, au cours du siècle à venir, nous perdons plus de la moitié de nos langues, nous compromettrons aussi gravement nos chances de vie sur la Terre. De ce point de vue, favoriser la santé et la vigueur des écosystèmes est un objectif qui se confond avec celui qui consiste à favoriser la santé et la vigueur des sociétés humaines, leurs cultures et leurs langues. Nous avons besoin d'aborder la crise environnementale de la planète selon une approche bioculturelle intégrée.

Faire face à la crise d'extinction de la diversité bioculturelle

Accorder un soutien aux langues du monde et, par leur intermédiaire, au patrimoine culturel de ceux qui les parlent devrait donc être au premier rang des préoccupations de quiconque se soucie de la conservation de l'environnement et du développement durable. Les idées, le savoir et l'information sont les principaux produits de ce que nous appelons "société du savoir" ou "société de l'information". Les régions du monde riches en langues renferment de même des connaissances variées sur toute une série d'environnements, des visions du monde diverses et un trésor d'idées créatives. Elles sont riches en ce qu'on a appelé "capital de savoir" et c'est de celui-ci qu'on a besoin pour innover. Maintenir la *totalité* de nos langues est nécessaire pour résoudre les problèmes dont nous nous saisissons, que ce soit par le truchement des connaissances traditionnelles que renferment les diverses langues et cultures ou par celui de l'innovation née de ces connaissances.

L'éducation, tant non formelle que formelle, peut favoriser le maintien et le développement de langues et de cultures dans leur contexte écologique ou les rendre plus difficiles. Comme toute une documentation l'atteste, le "mauvais" recours à l'enseignement formel peut être l'une des causes de la disparition de la diversité linguistique. Le fait de ne pas comprendre la langue utilisée en classe accroît sensiblement les taux d'abandon précoce et rend beaucoup plus difficile pour les enfants l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. La grande majorité des enfants issus de groupes linguistiques numériquement faibles, à supposer qu'ils puissent fréquenter une école, doivent accepter une instruction dispensée dans une langue qui n'est pas la leur.

L'assimilation linguistique, qui fait que des enfants de populations autochtones et minoritaires changent de langue en suivant l'enseignement formel, d'ordinaire pour devenir semblables à ceux qui parlent seulement (ou principalement) la langue majoritaire ou dominante, n'est pas volontaire. Les parents autochtones et minoritaires n'ont souvent pas le choix car il n'existe pas d'écoles qui utilisent leur langue pour l'enseignement. Même lorsqu'il

en existe et que les parents ont un choix, ceux-ci ne sont en général pas assez informés des conséquences à long terme de ce choix.

Les langues des enfants autochtones et minoritaires sont souvent complètement invisibles dans les écoles. La croyance inexacte prévaut selon laquelle ces langues ne peuvent être utilisées à aucune fin significative et ne sont pas adaptées aux sociétés modernes de l'information technologique. On donne aussi souvent aux parents et aux enfants l'impression fausse qu'il leur faut choisir entre les langues et qu'il ne sauraient en apprendre deux convenablement. Les modalités d'organisation du système éducatif font qu'ils sont amenés à croire à tort qu'ils doivent renier leur propre langue s'ils veulent apprendre la langue dominante et avancer dans la vie.

Derrière les influences uniformisatrices de l'éducation et des médias, on trouve les forces économiques, sociales, militaires et politiques qui poussent à l'uniformisation linguistique, culturelle et idéologique, dans le monde et dans les divers pays, au nom des marchés libres, de la religion, de l'unité nationale, du coût, des exigences de la technologie, de l'efficacité et de la modernisation, etc. La Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle (2001) préconise des mesures contre l'uniformisation linguistique et culturelle. Son plan d'action définit plusieurs objectifs qui traduisent cette idée, en particulier celui qui consiste à "sauvegarder le patrimoine linguistique de l'humanité et soutenir l'expression, la création et la diffusion dans le plus grand nombre possible de langues" (point 5).

Depuis une dizaine d'années, des militants communautaires, des chercheurs et autres intéressés, notamment organisations non gouvernementales et internationales, font de gros efforts pour tenir compte de ces préoccupations. Leurs activités vont d'enquêtes sur la situation des langues du monde, de la documentation relatives aux langues en danger, de l'établissement de programmes de maintien des langues et d'enseignement dans la langue maternelle jusqu'à l'élaboration d'instruments relatifs aux droits de l'homme et de politiques éducatives. L'UNESCO a été active dans tous ces domaines. Néanmoins, malgré bien des tentatives sérieuses pour faire apprécier et promouvoir la diversité linguistique et culturelle, ces efforts ne sont généralement pas parvenus à influer sur les politiques gouvernementales. On trouvera ci-après quelques exemples d'arguments susceptibles d'être utilisés pour remédier à cette situation.

Dans de nombreuses parties du monde, des études ont montré que les enfants de groupes autochtones et minoritaires qui reçoivent principalement leur enseignement dans leur première langue et qui reçoivent parallèlement un bon enseignement dans la langue dominante comme seconde langue (avec des enseignants bilingues) apprendront finalement la langue dominante au moins aussi bien et souvent même un peu mieux que les enfants ayant fait la totalité de leurs études dans la langue dominante. De plus, il deviennent bilingues ou multilingues[24].

---

24. On pourra à ce sujet consulter Cummins, Jim (2000). *Language, Power, and Pedagogy: Bilingual Children in the Crossfire.* Clevedon, (Royaume-Uni) : Multilingual Matters et Skutnabb-Kangas, Tove (2000). *Linguistic genocide in education – or worldwide diversity and human rights?* Mahwah, New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates.

On dit souvent qu'il n'y a pas d'argent pour dispenser un enseignement dans les nombreuses langues parlées en Afrique ou en Asie. Dans son étude comparative de l'enseignement primaire en Zambie et au Malawi, Edward Williams (1995) a conclu qu'"il semble bien que la morale de l'œuvre accomplie au Malawi soit que, si les ressources sont maigres, on a plus de chances de réussir si l'on essaie de donner aux élèves un enseignement dans une langue locale connue plutôt que dans une langue inconnue"[25]. Il est parfaitement possible d'utiliser des langues jusqu'alors non écrites pour enseigner n'importe quoi à l'école, même si ces langues sont vraiment très nombreuses, comme le montre le cas de la Papouasie-Nouvelle-Guinée (voir *encadré 9*).

ENCADRE 9

La Papouasie-Nouvelle-Guinée, le pays du monde qui a le plus grand nombre de langues parlées (environ 850 pour une population d'un peu plus de 5 millions d'habitants), utilisait en 2001/2001 380 langues comme langues d'enseignement pour le préscolaire et les deux premières années de l'école élémentaire et elle se proposait d'ajouter 90 autres langues pour l'année scolaire 2001/2002. Malgré beaucoup de problèmes et d'échecs, les enfants semblent "*apprendre à lire et à écrire* plus rapidement et facilement dans leur langue maternelle qu'ils ne le faisaient en anglais. Ils paraissent aussi *apprendre l'anglais* plus rapidement et facilement que leurs frères et sœurs qui les avaient précédés ne l'avaient fait avec l'ancien système. La scolarisation se développe parce que de nombreux parents paraissent maintenant plus disposés à envoyer leurs enfants à l'école et à faire les sacrifices nécessaires pour les y laisser. Les abandons ont diminué. En particulier, la proportion des filles scolarisées a augmenté. Les enfants paraissent aussi être plus intéressés, dynamiques, confiants en eux et désireux d'apprendre. Ils posent plus de questions. Les enseignants se rappellent souvent qu'ils avaient été eux-mêmes déroutés et effrayés lorsqu'ils avaient commencé l'école et que le maître leur parlait une langue qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Ils sont soulagés de savoir que leurs élèves ne sont pas confrontés au même obstacle. Certains enseignants ont des sentiments mélangés : ils pensent qu'ils pouvaient mieux exercer leur autorité lorsque leurs élèves étaient humbles et passifs, mais ils sont heureux de voir que les enfants apprennent plus vite depuis que la réforme a été introduite"[26].

Beaucoup d'initiatives dues à des écoles, à des enseignants, à des communautés ainsi que des projets locaux tendent aussi à démontrer la validité du principe selon lequel, pour être socialement et culturellement pertinents, les méthodes et programmes d'enseignement doivent inclure les savoirs autochtones et traditionnels, comme l'a recommandé l'UNESCO (*Education et diversité culturelle*, 2001). L'école skolt saami située à Sevettijärvi, en Finlande, n'est qu'un exemple parmi d'autres (*encadré 10* avec photo).

ENCADRE 10

Il y a moins de 400 personnes dans le monde qui parlent le skolt saami. Leur cas n'est qu'un exemple parmi d'autres de la façon dont les savoirs bioculturels peuvent être intégrés aux programmes scolaires. Les enfants bilingues skolt saami-finnois de Sevettijärvi (Finlande) reçoivent un enseignement dans les deux langues. Les matériels didactiques sont créés par les enfants et par le maître à partir de leur environnement. L'enseignement favorise le maintien du savoir écologique traditionnel, renforcé par un travail avec les parents et les anciens qui se rendent à l'école et à son

25. Williams, Edward (1998). *Investigating bilingual literacy: Evidence from Malawi and Zambia.* Education Research No. 24. Londres: Department for International Development.
26. Klaus, David (sous presse). The use of indigenous languages in early basic education in Papua New Guinea: a model for elsewhere? *Language and Education;*

centre culturel (et sont rémunérés pour la contribution qu'ils fournissent). Dans la classe où la photo ci-après a été prise, les enfants ont commencé aussi à apprendre leur troisième langue, l'anglais, comme matière du programme.

Les oiseaux qu'on voit dans la partie gauche de la photographie ci-après n'ont de nom qu'en saami. Les animaux au milieu ont des noms à la fois en saami et en anglais, et les petites brochures suspendues à gauche sont en finnois et en saami. La langue skolt saami est partout et il en est de même de son lien avec le savoir traditionnel[27].

Photo : Kari Torikka.

La route qui s'ouvre

En 1992, les Nations Unies ont tenu à Rio de Janeiro (Brésil) la Conférence sur l'environnement et le développement (le "Sommet de la Terre") afin d'élaborer un cadre associant la protection de l'environnement au développement humain durable. Les différents documents internationaux qui ont découlé du Sommet (la Déclaration de Rio, la Convention sur la diversité biologique (voir *encadré 11*), la Convention-cadre sur les changements climatiques, la Déclaration de principes relative aux forêts, l'Action 21 et, ultérieurement, la Convention sur la lutte contre la désertification et la Convention relative aux zones humides) ont reconnu l'importance du savoir écologique traditionnel pour la conservation et l'utilisation durable de la biodiversité[28].

ENCADRE 11

Aux termes de l'article 8j de la *Convention sur la diversité biologique*, chaque Partie contractante "respecte, préserve et maintient les connaissances, innovations et pratiques des communautés autochtones et locales qui incarnent des modes de vie traditionnels présentant un intérêt pour la conservation et l'utilisation durable de la diversité biologique et en favorise l'application sur une plus grande échelle, avec l'accord et la participation des dépositaires de ces connaissances, innovations et pratiques et encourage le partage équitable des avantages découlant de l'utilisation de ces connaissances, innovations et pratiques".

---

27. Skutnabb-Kangas, notes de terrain communiquées par Satu Moshnikoff, Ulla Aikio-Puoskari, novembre 2001.
28. On trouvera les textes de ces documents sur le site http://www.johannesburgsummit.org/html/documents/unceddocs.html

Toutefois, aucun de ces documents n'a reconnu explicitement que la préservation, le maintien et la promotion du savoir écologique traditionnel exigent la préservation, le maintien et la promotion des langues par lesquelles ce savoir est exprimé et transmis. Plus récemment cependant, le rôle que les langues jouent dans le maintien de ce savoir a été expressément reconnu. En 1999, le Programme des Nations Unies pour l'environnement a publié en effet, sous le titre *Cultural and Spiritual Values of Biodiversity* (D. Posey, dir. publ.), un volume qui va de pair avec l'ouvrage de 1995 intitulé *Global Biodiversity Assessment* (V.N. Heywood, dir. publ.) et qui reconnaît que ces valeurs et les langues par l'intermédiaire desquelles elles sont transmises jouent un rôle majeur dans la conservation de la biodiversité. C'est ce qu'exprime également le Projet de programme et de budget de l'UNESCO pour 2002-2003 (voir *encadré 12).*

ENCADRE 12

"Le respect de la biodiversité culturelle et linguistique, des différents systèmes de croyances et des savoirs indigènes jouera un rôle essentiel dans la recherche de solutions locales au problème de la viabilité en tenant compte en particulier du rôle des langues vernaculaires comme réservoir de connaissances sur la biodiversité et le développement durable"[29].

Dix ans après le Sommet de Rio, il y a bien des raisons d'être préoccupé par l'état des trois "piliers" du développement durable que sont l'environnement, la société et l'économie. Il est plus urgent que jamais de promouvoir une culture de la paix afin que l'humanité apprenne à apprécier et à protéger ce monde de différence que nous avons tous en commun. Un progrès véritable sera accompli au XXIe siècle si l'humanité entreprend une action concertée pour maintenir et rétablir l'adaptabilité et la vitalité de nos écosystèmes, de nos cultures et de nos langues dont dépendront les vies des générations futures.

29. UNESCO, Projet de programme et de budget 2002-2003, 31 C/5, par. 01212.

Pour en savoir davantage

Crosby, Alfred W.(1994). **Ecological imperialism. The biological expansion of Europe, 900-1900.** Cambridge : Cambridge Uniyersity Press.

Crystal, David (2000). **Language Death.** Cambridge, Royaume-Uni : Cambridge Uniyersity Press.

Fishman, Joshua, A. (dir. publ.) (2001). **Can Threatened Languages Be Saved? Reversing Language Shift, Revisited: A 21st Century perspective.** Clevedon (Royaume-Uni) : Multilingual Matters.

Harmon, David (sous presse). **In Light of Our Differences: How Diversity in Nature and Culture Makes Us Human.** Washington, D.C. : The Smithsonian Institution Press.

Heywood, Vernon H. (1995). **Global Biodiversity Assessment.** Cambridge (Royaume-Uni) : Cambridge University Press,

Hinton, Leanne & Hale, Ken (dir. publ.) (2001). **The Green Book of Language Revitalization in Practice.** San Diego : Academic Press.

Krauss, Michael (1992). The world's languages in crisis. **Language** 68:1, p. 4-10.

Maffi, Luisa (dir. publ.) (2001). ***On Biocultural Diversity. Linking Language, Knowledge and thé Environment.*** Washington, D.C. : The Smithsonian Institution Press.

Mühlhäusler, Peter (1996). **Linguistic ecology. Language change and linguistic imperialism in the Pacific region.** Londres : Routledge.

Nabhan, Gary Paul (l997). **Cultures of Habitat: On Nature, Culture, and Story.** Washington, DC : Counterpoint.

Posey, Darrell A. (dir. publ.) (1999). **Cultural and Spiritual Values of Biodiversity.** New York : PNUE (Programme des Nations Unies pour l'environnement) & Leiden: Intermediate Technologies, Université de Leyde.

Skutnabb-Kangas, Tove (2000). **Linguistic genocide in education – or worldwide diversity and human rights?** Mahwah, New Jersey & Londres : Lawrence Erlbaum Associates.

Wilson, Edward O. (1992). **The Diversity of Life.** Cambridge, Mass. : Belknap Press.

Wurm, Stephen A. (dir. publ.) (1996). **Atlas des langues en péril dans le monde.** Paris : Editions UNESCO/Pacific Linguistics.

Les références mentionnées dans la présente brochure figurent toutes sur le site web de Terralingua (http://www.terralingua.org).

Glossaire

Apprentissage linguistique additif : apprentissage d'une nouvelle langue **en plus** de la langue maternelle qui continue à être utilisée et développée. Le répertoire linguistique total de l'individu s'en trouve élargi.

Apprentissage linguistique soustractif : apprentissage d'une nouvelle langue (dominante ou majoritaire) **aux dépens** de la langue maternelle qui est soit déplacée (elle ne peut plus être utilisée en toutes circonstances) soit parfois remplacée. Le répertoire linguistique total de l'individu ne se trouve pas ou ne se trouve que peu enrichi à la suite de cet apprentissage.

Biodiversité : variabilité globale des gènes, espèces végétales et animales et écosystèmes trouvés dans la nature.

Biome : région, soit aquatique (eau douce ou saline), soit terrestre (désert, forêt, prairie, toundra) qui contient une communauté spécifique de plantes, animaux et autres organismes vivants.

Diversité bioculturelle : ldiversité de la vie sur terre tant dans la nature que dans la culture.

Diversité culturelle : variété et richesse des cultures dans les sociétés humaines.

Diversité linguistique : variété et richesse des langues dans les sociétés humaines.

Ecorégions : étendues relativement grandes de terre ou d'eau comportant des associations spécifiques d'espèces, de communautés naturelles et de conditions environnementales.

Ecosystème : système interdépendant d'éléments constitutifs vivants et inanimés, mais biologiquement actifs ; le terme s'applique à des systèmes terrestres et aquatiques de tailles extrêmement variées, des bois aux forêts tropicales, des prés aux vastes prairies, des étangs aux océans.

Endémique : qui se trouve uniquement dans une région ou dans un pays donné.

Langues en danger : langues encore parlées par certains enfants sur une partie au moins de l'aire linguistique, mais de moins en moins.

Langues en voie d'extinction : langues ayant au maximum quelques dizaines de locuteurs, tous âgés.

Langues éteintes : langues (autres que les langues anciennes) qui ne sont plus parlées.

Langues gravement menacées : langues ayant encore un nombre relativement important de locuteurs, mais que ne parle pratiquement plus aucun enfant.

Langues non menacées : langues dont la transmission s'effectue normalement d'une génération à l'autre.

Langues peut-être éteintes : langues au sujet desquelles on ne dispose pas d'informations fiables sur d'éventuels locuteurs résiduels.

Langues potentiellement menacées : langues encore parlées par un grand nombre d'enfants mais dépourvues de statut officiel ou de prestige.

Pays de mégadiversité :pays qui renferment probablement l'un des pourcentages les plus élevés de la richesse mondiale en espèces.

Points chauds de biodiversité : régions relativement peu étendues ayant des concentrations exceptionnellement élevées d'espèces endémiques.

Types d'habitats : types spécifiques de biomes classés en fonction de diverses caractéristiques (par exemple forêts tropicales ou boréales, ou bien encore prairies tempérées ou prairies de montagne).

Savoir écologique traditionnel : connaissances approfondies sur les espèces végétales et animales, sur leurs relations mutuelles et sur les écosystèmes locaux possédées par des communautés autochtones ou traditionnelles, développées et transmises de génération en génération.